

# QUI DOIT VIVRE, QUI DOIT MOURIR ?

## ADELAÏDE HAUTVAL

Par HALLAM TENNYSON

En 1964, le Dr Wladislaw Dering, médecin généraliste exerçant à Finsbury Park (Londres), poursuivit pour diffamation l'auteur et les éditeurs du roman *Exodus*. Il déclara qu'il y avait un risque qu'on le confonde avec le "Dr Dhering" mentionné dans l'ouvrage pour avoir effectué 17 000 opérations expérimentales sur les prisonniers juifs du camp de concentration d'Auschwitz et ce " sans anesthésie".

Bien que le nombre d'expériences médicales ait été fortement exagéré, il fut prouvé (grâce à la défense efficace dirigée par Lord Gardiner) que le Dr Dering, lui-même prisonnier en raison de ses liens avec la résistance polonaise, avait bel et bien mené environ 130 de ces opérations à la demande des SS et qu'il avait agi de façon tout à fait brutale lorsqu'il s'agissait de jeunes personnes juives.

A la barre des témoins, la principale plaidoirie du médecin consistait à dire qu'il n'aurait pu échapper à une mort certaine s'il avait refusé d'obéir aux ordres des nazis. Le témoignage du Dr Adélaïde Hautval, une protestante française, eut alors un impact décisif quant à la question de la justification par la peur.

Le Dr Hautval fut déportée à Auschwitz en 1943 pour son obstination à vouloir porter l'étoile jaune en signe de protestation contre le comportement des membres de la Gestapo vis-à-vis des prisonniers juifs incarcérés avec elle à la prison de Bourges, où elle avait été placée pour avoir enfreint aux dispositions régissant le franchissement de la ligne de démarcation. Elle fut qualifiée par la suite d'*amie des juifs* et on lui fit comprendre que si elle aimait tant ces derniers, elle devrait alors partager leur sort. À Auschwitz, on lui demanda au moins cinq fois de participer aux expériences médicales pratiquées dans le fameux Block 10, ce qu'elle refusa systématiquement. Lorsqu'un jour, le Dr Wirths de la SS lui demanda pourquoi, en tant que psychiatre, elle ne voyait pas que les juifs étaient différents d'elle, elle répondit : « Je peux voir de nombreuses personnes différentes de moi, à commencer par vous ».

Précédemment au cours du procès, le médecin polonais Dorota Lorska affirma avoir rencontré le Dr Hautval peu de temps après son arrivée à Auschwitz. « Elle m'a raconté ce qui se passait dans le Block 10 » dit-elle. À la fin de cette conversation, elle m'a affirmé qu'il nous serait impossible de sortir vivantes du camp. " Les allemands ne laisseront jamais des personnes sachant ce qui se passe ici entrer en contact avec le monde extérieur. De ce fait la seule chose à faire pour le peu de temps restant est de se conduire humainement ».

Le témoignage du Dr Hautval fit grande impression. Le juge lui-même souligna que ce qu'elle avait répondu à Wirths était « dévastateur » et « resterait indéniablement gravé dans l'esprit du jury pendant des années ». Il ne fait aucun doute qu'elle contribua beaucoup à porter atteinte à la cause de Dering. Le jury déclara ce dernier coupable, mais lui accorda des dommages et intérêts d'une valeur d'un demi-penny. En d'autres termes, bien que le Dr Dering eût obtenu gain de cause dans l'affaire de diffamation (et ce, uniquement sur l'exagération du nombre d'expériences médicales), sa réputation n'en fut guère plus atteinte puisque les faits établis durant le procès étaient déjà assez graves.

J'ai voulu rencontrer le Dr Hautval dès que j'eus connaissance du procès. Ce ne fut pourtant qu'après la mort du Dr Dering que je me sentis prêt à créer un programme radiophonique qui aurait pour point de départ ledit procès. En 1969, j'entrepris de correspondre longuement avec le Dr Hautval et découvris qu'elle exerçait en tant que médecin scolaire dans des écoles situées à 30 kilomètres au nord de Paris. Durant plus d'un an, elle exprima une certaine réticence à vouloir me rencontrer : elle était opposée aux procès contre les crimes de guerres, avait participé contre son gré au procès en diffamation du Dr Dering et avait seulement fini par accepter car elle aurait trouvé injuste de lui attribuer des dommages et intérêts élevés. Elle éprouvait, par-dessus tout, une aversion profonde envers la publicité personnelle. Au mois de juin de cette année, j'ai eu l'occasion de rencontrer pour la première fois – et non sans appréhension – *Mlle le docteur* (les féministes du Women's Lib pourront se délecter des problèmes de genres en français). Je n'aurais pas dû m'inquiéter autant.

À 65 ans, Adélaïde Hautval possède une voix claire et mélodieuse qui ne trahit pas son âge. Son air détendu et amical se change, quant à lui, en une expression d'indignation lorsque des questions de principe sont abordées (j'ai rapidement constaté qu'elle parlait d'Auschwitz avec un complet détachement, mais qu'elle s'énervait facilement à l'évocation de problèmes actuels d'éthique médicale) et la sévérité de son profil aquilin se fond en un instant dans un sourire

radieux. Elle arbore fièrement le numéro tatoué sur son avant-bras à Auschwitz (alors que le Dr Dering avait admis avoir fait effacer le sien), mais elle ne me laissa pas assez de temps pour arriver à lire les chiffres.

Fille d'un pasteur alsacien, le Dr Hautval se souvient que depuis son plus jeune âge, sa famille portait une attention et un intérêt particuliers à la « Question Juive ». Non seulement son père décrivait les juifs comme « le peuple du Livre » et se sentait plus proche d'eux que de ses voisins catholiques, mais voyait également une grande analogie entre la tristesse du peuple hébreu en exil et celle d'une famille alsacienne privée de sa terre natale qu'était la France avant la guerre franco-prussienne. « Cette révérence envers les juifs ne m'a jamais quittée. Je ne pourrai jamais oublier qu'à travers l'histoire, ils ont bien plus souffert que tous les autres peuples... ».

J'eus bientôt la preuve que la compassion du Dr Hautval ne se limitait pas uniquement à la tradition judéo-chrétienne. Elle me vit contempler une tapisserie qui recouvrait toute la longueur d'un des murs du salon. Je me demandais si c'était une œuvre de Paul Klee. De nombreuses spirales, des cercles et arborescences dansaient sur un fond orange. Lorsque j'aperçus des idéogrammes chinois, je ne pus m'empêcher de demander ce que le tableau représentait. « Oh, c'est ma tapisserie, dit-elle, j'y travaille depuis des années. Elle est censée dépeindre les aspirations de l'Humanité tendant dans leur intégralité vers la lumière. Il s'agit d'une citation taoïste et là, c'est la croix chrétienne flottant au-dessus du Tao. Et ces marques, dans le coin inférieur, symbolisent les croyances africaines. Nous ne devons pas les oublier ». Lors de ma seconde visite, l'immense tableau avait été décroché, on y « avait travaillé », et à sa place trônait un ouvrage plus petit. « Ce sont les mauvais penchants de l'Humanité », expliqua le Dr Hautval en y jetant un regard perplexe. « Je viens tout juste de le commencer ». Des objets semblables à des spirochètes dentelés formaient une nuée sur le côté droit du tableau. Ils semblaient quelque peu mélancoliques et indécis, prouvant bien que dans la cosmogonie du Dr Hautval « les plus beaux chants ne revenaient pas toujours au diable<sup>1</sup> ».

Lors du procès Dering, il y eut un grand débat sur le fait que le Dr Hautval ne fut jamais « punie » pour avoir refusé de participer aux expériences médicales des nazis. En fait, elle s'attendait bien à subir des représailles après sa confrontation avec le Dr Wirths. Un prisonnier

---

<sup>1</sup> NdT : traduction littérale d'un vieil adage anglais.

politique allemand, qui était en charge de la répartition des corvées, lui conseilla vivement d'accepter de travailler avec le Dr Wirths car un commando d'exécution chargé des infractions spéciales devait rejoindre le camp le lendemain et le Dr Hautval figurait sans aucun doute sur leur liste. Le Dr Hautval répondit qu'il lui était impossible de travailler pour Wirths quelles qu'en soient les conséquences. Elle attendit donc l'arrivée du commando dans un état d'esprit aussi serein que possible. Cependant, durant la nuit, ce collègue allemand s'arrangea pour la faire passer clandestinement à Birkenau (l'une des extensions d'Auschwitz I). Pour le Dr Hautval cette « fuite » illustre simplement la futilité relative de son geste de défi, ce qui expliquait sans doute pourquoi elle n'en n'avait jamais parlé à qui que ce soit auparavant. Il lui semblait fortement improbable que son propre courage ait pu suffire à influencer les autres.

## **AUSCHWITZ ET LE PROCÈS DERING - PAR ADELAÏDE HAUTVAL**

*Les questions de vie ou de mort auxquelles les médecins ont été confrontés à Auschwitz représentent-elles uniquement des interrogations sur l'essence même de l'éthique médicale ? Un médecin remarquable revient sur son expérience à Auschwitz et en tire quelques leçons pour la profession médicale actuelle.*

On me demanda d'abord de participer, en tant que témoin contre le Dr Dering, à un procès pour crimes de guerre en Pologne. J'ai refusé d'y prendre part et de fournir quelle que preuve que ce soit. Selon moi, ces procès sont une erreur car je ne pense pas que quelqu'un dans ce monde ait le droit de juger ou de décider de ce qu'il ou elle ferait dans des situations aussi exceptionnelles que celles qui ont eu lieu à Auschwitz. C'est pour cette raison qu'au départ je ne voulais pas participer à cette action en diffamation. J'ai toutefois fini par changer d'avis. Après tout, il ne s'agissait pas d'un procès *contre* le Dr Dering, mais d'une action de *sa* part contre les *autres*. Il me paraissait important de faire éclater la vérité. Je me rends compte désormais que le procès Dering a démontré très clairement ce qui peut arriver à un homme, un homme ordinaire, un médecin ordinaire. Peut-être même un excellent médecin, car je crois que le Dr Dering était au fond un bon médecin. Le processus de déchéance se fait petit à petit. Au début on adhère à un certain principe, puis on se l'approprie. Ensuite, on en découvre un second et on en suit les règles de la même manière, sans savoir où cela va vous mener. Je suis certaine que toutes les horreurs commises dans ce monde sont engendrées par de petits actes de lâcheté. À Auschwitz, par exemple, en tant que prisonniers-médecins, nous étions confrontés à la terrible question des sélections, c'est-à-dire que les SS nous demandaient de décider quels étaient les patients trop malades ou trop faibles pour travailler correctement. Nous savions pertinemment que ces derniers seraient directement envoyés dans les chambres à gaz. Plusieurs d'entre nous refusèrent de participer à ces pratiques. Moi-même, j'ai refusé d'écrire les mots

« inapte au travail » sur les dossiers médicaux. Et il s'en suivit qu'un autre médecin détenu le fit à ma place pour que je ne sois pas exécutée. Si un prisonnier-médecin refusait d'écrire ces mots, alors un médecin SS se chargeait de la sélection et nous nous rendions compte qu'ils éliminaient des patients dont la santé était encore bonne. Que se passait-il alors ? Quelques médecins prisonniers se sentirent finalement obligés de procéder à cette sélection pour être sûrs que seules les personnes risquant vraiment de mourir seraient choisies.

Je me souviens d'une journée où tous les patients de deux blocks furent conduits dans la chambre à gaz et nous, médecins, étions rassemblés dans une pièce voisine à attendre que ce terrible moment se termine. Nous nous sommes tous interrogés sur notre part de responsabilité, notamment lorsque nous avons vu les infirmières prisonnières pousser violemment les patients vers les camions, afin de sauver leur propre vie et de s'attirer les faveurs des SS. Je dis alors : « Regardons-nous. Nous ne faisons rien et pourtant nous sommes également responsables de ce qui se passe. Le fait que nous n'agissons pas ne nous en rend pas moins coupables ». J'aurai toujours le sentiment que nous tous, qui que nous étions, avons pris part à ces crimes et que même si certains ont su dire parfois non, ils ne pouvaient en concevoir une grande fierté.

*« Ce que j'ai vécu à Auschwitz m'a peut-être permis de me faire une idée de la conduite actuelle de certains médecins, que je rejette catégoriquement »*

Ce que j'ai eu l'opportunité de faire n'a rien d'extraordinaire et je ne pense pas qu'il y ait un intérêt à parler du passé à moins de ne parler également du futur. Ce que j'ai vécu à Auschwitz m'a peut-être permis de me faire une idée de la conduite actuelle de certains médecins, que je rejette catégoriquement. Il n'y a pas si longtemps, un groupe de médecins anglais proposa de ne plus traiter les personnes malades après un certain âge. Cette proposition me choqua terriblement. Selon moi, cela montre qu'actuellement les médecins ont perdu de vue l'essentiel, leurs anciens idéaux, et qu'ils commencent à oublier leur serment d'Hippocrate. Même si les personnes âgées ont besoin d'instruments ou de traitements couteux, leur refuser cela est, de mon point-de-vue, totalement impardonnable. C'est une sorte de nouvelle « sélection ». Priver les gens qui ont travaillé toute leur vie – qui ont élevé des enfants – des soins élémentaires lorsqu'ils atteignent 70 ou 75 ans est pour moi inconcevable. Même les peuples primitifs traitent leurs aînés d'une meilleure façon, ils ne les laisseraient jamais dépérir dans des institutions.

Bien entendu, de telles situations se produisent également en France. Nos hôpitaux sont souvent dans un état déplorable, voire même pire que dans les établissements anglais, j'en suis sûre. Ce qui me révolte profondément c'est l'indifférence qui y règne. Je vais sans doute

offenser mes collègues français, mais j'ai la sensation que bon nombre d'entre eux se considèrent comme des êtres supérieurs, des faiseurs de miracles omniscients qui traitent leurs patients comme s'ils étaient complètement débiles. On ne dit souvent rien aux familles dont les enfants doivent être hospitalisés. Lorsque je me rends dans les écoles et que je rencontre des parents qui ne sont absolument pas au courant de faits importants, je leur conseille de s'opposer à tel ou tel traitement. C'est précisément ce genre d'arrogance de la part des médecins prétendant tout savoir et croyant appartenir à une race supérieure, qui finalement diminue leur qualité morale et spirituelle – voire médicale.

On débat souvent sur la nécessité de la part des médecins d'entretenir un secret professionnel absolu. Cette année, en Angleterre, certains cas ont pu mettre ce genre de pratiques sous le feu des projecteurs. Je pense néanmoins qu'il est devenu de plus en plus difficile de respecter ce secret de manière absolue. J'exerce en tant que médecin dans les services civils et je trouve que c'est souvent une erreur que de respecter le secret professionnel lorsqu'on est en contact avec le corps enseignant. Est-il vrai que les professeurs sont moins capables de respecter la règle de secret professionnel que nous, médecins ? Les enseignants sont tout aussi responsables que nous. Si un enfant est épileptique, par exemple, ne doit-on pas en informer son professeur ? Selon moi, nous avons besoin d'une nouvelle forme de serment d'Hippocrate. Nous devons élaborer un code de conduite à l'échelle mondiale, que tout à chacun pourrait suivre et qui servirait de barrière suprême contre les futures atteintes à l'éthique médicale. Les étudiants ne sont déjà plus obligés de faire imprimer le serment d'Hippocrate au début de leur thèse. Les médecins commencent à sentir qu'ils n'y sont en aucun cas liés et de fait il ne disposent de rien qui puisse le remplacer, mis à part leur instinct personnel. Si nous n'agissons pas rapidement, j'ai bien peur que tout ceci aille trop loin.

Ce qui m'a énormément impressionné lors de toutes ces expériences médicales menées par les nazis, c'est la vulnérabilité de la nature humaine. Nous avons toujours pensé ici en France que nous étions placés au-dessus de certaines pratiques, de certaines théories. C'est faux. Il suffit d'être endoctriné pendant des mois, des années, pour finir par y croire. Dès lors qu'on est persuadé que certains peuples sont inférieurs, il devient alors tout à fait normal de mener des expériences sur ces personnes, sans qu'aucun raisonnement ne puisse vous arrêter.

Je me souviens avoir conversé longuement à Auschwitz avec un médecin SS qui était vraisemblablement un excellent homme. Il me dit : « Vous ne comprenez pas. Nous ne sommes pas responsables. Nous ne sommes que des instruments ». Si l'élite d'une nation, dont les médecins font partie en un sens, se considèrent comme des instruments, cela devient extrêmement dangereux. D'après moi, notre situation actuelle est incontestablement dangereuse : nous sommes sur une pente glissante et avant même de nous en rendre compte, nous ne maîtriserons plus rien. Nous serons devenus des « instruments ». Bien entendu, à Auschwitz le choix moral se posait de façon indéniablement cruel et brutal. Les soi-disantes « expériences » menées à Auschwitz n'ont absolument aucune valeur dans l'histoire de l'Humanité en général. Tous ceux qui ont travaillé dans le Block 10 savaient probablement depuis le début que le programme des nazis avait pour unique but de stériliser en masse les juifs et rien d'autre. Il aurait fallu être incroyablement naïf pour ne pas s'en rendre compte.

Toutefois, face à l'horreur et à la dégradation, il y eut un nombre impressionnant d'actes héroïques, d'exemples quotidiens de courage et de dévotion. Ce que j'ai fait ne représente rien. Par ailleurs, si j'ai eu la chance d'avoir eu la possibilité de refuser, ce ne fut pas grâce à moi-même, mais simplement parce que j'avais en moi quelque chose qui me disait qu'il y avait bien plus important dans la vie que de sauver sa peau.

Il faut tout faire pour ne garder en mémoire que le meilleur. Le courage et la serviabilité ne sont pas liés aux races, aux classes sociales ou aux nationalités et ma vie fut sauvée à de nombreuses reprises par des prisonniers allemands non-juifs. C'est le responsable du block qui m'apporta un supplément de nourriture alors que j'étais hospitalisée à Birkenau, et le communiste chargé de la répartition des tâches qui réussit à me faire passer clandestinement à Birkenau après ma confrontation avec Wirths. Nous devrions aimer la vie plus que tout afin de ne pas nous souvenir que de la haine et de l'amertume du passé.

Hallam Tennyson est responsable adjoint des feuilletons radiophoniques de la BBC (British Broadcasting Corporation).